

pas armé pour les luttes de la vie. Il n'a pas comme nous ce fond de religion tendre et puissante qui nous console à notre insu, qui nous écarte du mal sans que nous ayons la peine de faire un effort et nous porte vers le bien comme par une secrète analogie de nature. Au jour des cruelles épreuves, quand on croirait que le cœur est pesséché à force de dédaigner ou à force de souffrir, tout à coup on se rappelle, comme dans une vision enchantée, ces mille riens qu'on ne pourrait pas raconter et qui font tressaillir, ces pleurs, ces baisers, ce cher sourire, ce grave et doux enseignement murmuré d'une voix si touchante. La source vive de la morale n'est que là : nous pouvons écrire des livres et faire des théories sur le devoir et le sacrifice; mais les véritables professeurs de morale, ce sont les femmes. Ce sont elles qui conseillent doucement le bien, qui récompensent le dévouement par une caresse, qui donnent quand il le faut l'exemple du courage et l'exemple plus difficile de la résignation, qui enseignent à leurs enfants le charme des sentiments tendres et les fières et sévères lois de l'honneur. Oui, jusque sous le chaume, et dans les mansardes de nos villes, et dans ces caves où ne pénètre jamais le soleil, il n'y a pas une mère qui ne souffle à son enfant l'honneur en même temps que la vie. C'est là, près de cet humble foyer, dans cette communauté de misère, de soucis et de tendresse, que se créent les amours durables, que s'enfantent les simples et énergiques résolutions; c'est là que se trempent les caractères; c'est là aussi que les femmes peuvent être heureuses, en dépit du travail, au milieu des privations. Toutes les améliorations matérielles seront les bienvenues; mais si vous voulez adoucir le sort des ouvrières et en même temps donner des garanties à l'ordre, raviver les bons sentiments, faire comprendre, faire aimer la patrie et la justice, ne séparez pas les enfants de leurs mères.

DE SISMONDI.

LES MILLE ET UNE NUITS.

Si les Orientaux n'ont point de poésie épique ou dramatique, ils sont, en revanche, les inventeurs d'un genre qui tient de l'épopée, et qui remplace chez eux le spectacle. Nous leur devons ces contes dont la création est si brillante, où l'imagination est si riche, si variée, contes qui ont fait les délices de notre enfance, et que nous ne lisons jamais dans un âge plus avancé, sans nous sentir de nouveau séduits, entraînés par eux. Chacun connaît *les Mille et une Nuits*, mais s'il en faut croire le traducteur, ce que nous possédons en français n'est que la trente-sixième partie du grand recueil arabe. Ce recueil immense n'est pas seulement consigné dans des livres, c'est la richesse d'une classe nombreuse d'hommes et de femmes, qui, dans toute l'étendue de la domination de Mahomet, en Turquie, en Perse, et jusqu'à l'extrémité des Indes, font métier de charmer par leurs contes un public qui aime à ensevelir, dans les doux rêves de l'imagination, les sensations souvent douloureuses du présent. Au milieu des cafés du Levant, un homme rassemble la foule muette; quelquefois il excite la terreur ou la pitié; plus souvent il promène sous les yeux de ses auditeurs ces brillantes visions fantastiques, patrimoine de l'imagination orientale; quelquefois même il excite le rire; et le front sévère des farouches osmanlis ne se déride que dans cette occasion. C'est le seul spectacle de tout le Levant, et les conteurs y remplacent partout nos comédiens. La place publique elle-même a souvent aussi ses conteurs; les conteuses remplissent les longs loisirs du sérail; les médecins ordonnent souvent aux malades de faire venir des conteurs, pour assoupir les douleurs, calmer l'agitation, et rendre le som-

meil après de longues insomnies; et ces conteurs, accoutumés à la souffrance, savent moduler leur voix, en adoucir le ton, et la suspendre doucement pour céder au sommeil.

L'imagination arabe, qui brille de tout son éclat dans ces contes, se distingue aisément de l'imagination chevaleresque; mais il est facile de voir aussi que si le monde moral est différent, le monde surnaturel est le même pour toutes deux. Les contes arabes nous introduisent dans le pays des fées, comme les romans de chevalerie; mais les personnages humains qu'ils y produisent sont tout autres. Ces contes sont nés depuis que les Arabes, cédant le pouvoir du glaive aux Tartares, aux Turcs et aux Persans, ne se sont plus occupés que du commerce, des lettres et des arts. On y reconnaît un peuple marchand, comme on reconnaît un peuple guerrier dans les romans de chevalerie. Les richesses et le luxe des arts le disputent en éclat aux dons splendides des fées; les héros parcourent sans cesse de nouveaux pays, et l'intérêt du négoce n'exerce pas moins leur activité curieuse, que le besoin d'éveiller la renommée n'excitait nos anciens chevaliers. On ne voit dans ces contes, outre les femmes, que quatre classes de personnes, des princes, des marchands, des moines ou calenders, et des esclaves. Les soldats n'y jouent presque aucun rôle; la valeur et les hauts faits militaires, comme dans les fastes de l'Orient, y portent l'épouvante, y causent une désolation rapide, mais n'excitent point d'enthousiasme. Il y a donc dans les contes arabes quelque chose de moins noble, de moins héroïque que nous ne sommes accoutumés à désirer. Mais en revanche, ce sont leurs conteurs que nous devons considérer comme nos maîtres dans l'art de faire naître, de soutenir l'intérêt, et de le varier sans cesse; dans celui de créer cette brillante mythologie des génies et des fées, qui agrandit le monde, qui multiplie les richesses et les forces humaines, et qui nous fait vivre dans le merveilleux, dans l'inattendu, sans nous glacer de terreur. C'est d'eux que nous sont venus cette tendresse, cette délicatesse de sentiment, cette religion, ce culte des femmes, tour à tour esclaves et déesses, qui ont eu une si grande influence sur notre chevalerie, et sur la littérature de tout le Midi, à laquelle ces traits donnent un caractère oriental. Les récits eux-mêmes ont pénétré dans notre poésie longtemps avant la traduction des *Mille et une Nuits*. On

en retrouve plusieurs dans nos vieux fabliaux, dans Boccace, dans l'Arioste; et ces mêmes contes, qui ont charmé notre enfance, passant de langue en langue et de nations en nations par des canaux souvent inconnus, se trouvent liés à présent à tous les souvenirs, à toutes les jouissances d'imagination des habitants de la moitié du globe.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

LES MELONS.

J'aperçus un homme de cinquante ans, largement vêtu, et portant d'une main un parapluie, et de l'autre un melon. Ce monsieur n'avait absolument rien de remarquable; il passa rapidement, tandis que M. Vivre le dévorait des yeux : et ma surprise fut extrême en entendant celui-ci murmurer d'un ton d'enthousiasme :

« Bien, très-bien!!! »

Je ne pus résister davantage à ma curiosité. Je m'approchai de M. Vivre, et je lui demandai tout naïvement l'explication de son admiration et de sa pantomime.

« J'observe, me répondit-il.

— C'est-à-dire que vous regardez. »

Il tourna légèrement la tête de mon côté, et me mesurant de l'œil avec une supériorité dédaigneuse, il ajouta :

« Vous êtes écrivain, et vous ne comprenez pas ce que j'observe, et comment j'observe? »

— Non, je vous jure, et je vous ai vu considérer tout à l'heure un monsieur et un melon avec un enthousiasme que rien ne m'explique. »

M. Vivre laissa échapper une petite toux souriante; il s'appuya contre sa porte et continua de regarder. La pluie redoublait et la rue était tout à fait déserte. M. Vivre baissa son binocle, et parlant devant lui comme s'il eût dédaigné de s'adresser directement à moi tout en voulant me répondre, il murmura à demi-voix :

« Ne pas comprendre mon enthousiasme pour cet homme! mais j'aurais dû saluer cet homme.

— Et pourquoi ça?



Les Melons. (FRÉDÉRIC SOULIÉ.)

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

LES MELONS

J'aperçus un homme de cinquante ans, largement vêtu, et portant d'une main un parapluie, et de l'autre un melon. Ce monsieur n'avait absolument rien de remarquable; il passa rapidement, tandis que M. Vivre le dévorait des yeux; et ma surprise fut extrême en entendant celui-ci murmurer d'un ton d'enthousiasme :

« Bien, très-bien!!! »

Je ne pus résister davantage à ma curiosité. Je m'approchai de M. Vivre, et je lui demandai tout naïvement l'explication de son admiration et de sa pantomime :

« J'observe, me répondit-il.

— C'est-à-dire que vous regardez. »

Il tourna légèrement la tête de mon côté, et me mesurant de l'œil avec une supériorité dédaigneuse, il ajouta :

« Vous êtes écrivain, et vous ne comprenez pas ce que j'observe, et comment j'observe? »

— Non, je vous jure, et je n'ai vu considérer tout à l'heure un monsieur et un melon avec un enthousiasme que rien ne m'explique. »

M. Vivre laissa échapper une petite toux souriante; il s'appuya contre sa porte et continua de regarder. La pluie redoublait et la rue devenait tout à fait déserte. M. Vivre baissa son binoche, et parlant devant lui comme s'il eût dédaigné de s'adresser directement à moi tout en voulant me répondre, il murmura à demi-voix :

« Ne pas comprendre mon enthousiasme pour cet homme! mais j'aurais dû saisir cet homme. »

— Et pourquoi? »



Les Melons. (FRÉDÉRIC SOULIÉ.)

— Et pourquoi ça ? me dit vivement M. Vivre en se tournant tout à fait de mon côté, pourquoi ça ? parce qu'il y a une croyance, une foi, une superstition dans cet homme, une vieille habitude bourgeoise, honnête et sacrée qu'il n'a pas livrée à la merci d'un serviteur, et qu'il s'est gardée. Vous n'avez donc pas compris que cet homme achète ses melons lui-même ?

— Eh bien ! après ?

— Après ! C'est que le melon, mon bon ami, est le dernier privilège du maître de la maison à toucher aux choses du ménage ; le melon est encore une superstition. Il y a des gens qui se vantent d'avoir la main heureuse pour choisir un melon. Le melon est le père d'une foule de plaisanteries de famille, dont la plus vénérable est celle-ci : Le melon est comme les femmes, ce n'est qu'à l'user qu'on le connaît. Cet homme qui vient de passer croit aux melons ; c'est-à-dire que s'il ne charge pas une cuisinière de lui acheter son melon, c'est parce qu'il s'imagine avoir un tact assuré ou un privilège divin pour le choisir excellent, car le melon est un être dont les apparences sont perfides ; il faut être doué particulièrement pour ne pas s'y laisser tromper. Cet homme est un homme important par le temps qui court ; il décide des melons parmi tous les gens de sa connaissance. Il dit juste combien il fallait encore d'heures à un melon pour être à point, et de combien d'heures il est passé. Il a plusieurs dissertations très-savantes sur le côté de la couche, et le côté découvert. Un de ces hommes melons, que j'estime tant, a deux neveux qui attendent sa succession. Tous deux le flattent par le melon. Le plus riche l'invite à dîner et lui fait servir des melons excellents. Ce neveu, tout riche qu'il est, ne réussira pas. Être riche et manquer une succession, c'est y mettre de la bonne volonté. Mais le neveu pauvre a mieux compris son oncle. Il l'invite à dîner et le prie de lui apporter un melon. Voilà qui est de première force ; car le melon est servi avec pompe ; le melon de mon oncle, entendez-vous ? le melon toujours excellent de ce cher oncle, qui a, je crois, de la corde de pendu dans sa poche pour être si heureux en melons. A quoi le bon oncle répond en découpant son propre melon de sa propre main :

« Ce neveu-là aura l'héritage ; il le mérite. »

« Vous me demandez pourquoi je regardais cet homme avec en-

thousiasme, mais vous n'avez donc pas vu de quel regard il couvait son melon? Son melon était comme l'œuf d'où allaient éclore mille petits bonheurs d'amour-propre, des émotions de vanité, des anxiétés palpitantes; car, à chaque melon, cet homme joue sa réputation. Un mauvais melon le perd, le ruine, lui enlève la seule supériorité qu'il ambitionne. Oh! monsieur! si vous voulez avoir une vieille heureuse et pleine d'émotions, achetez vos melons vous-même. »

ÉMILE SOUVESTRE.

LA CHASSE AUX TRÉSORS.

Une tradition arabe, transmise par les pâtres ou les contrebandiers, a franchi les Pyrénées et s'est conservée dans les pays basques. Les bergers qui conduisent leurs troupeaux le long des gaves de la montagne racontent encore aujourd'hui que, bien avant Jules César, il existait un bronche ou sorcier, qui s'éleva dans les airs sur un dragon qu'il avait soumis, et arriva ainsi au rocher où dormait Debrua, l'esprit du mal. Il l'entoura neuf fois d'une chaîne magique, et l'obligea à lui faire connaître le roi des talismans, qui donne plaisirs, richesse et puissance. Debrua déclara au sorcier que, pour tout obtenir sur terre, il fallait se rendre maître de la mouche jaune de safran, laquelle se montrait tous les soirs dans un port (passage) des Pyrénées qu'il nomma; il l'avertit seulement que pour la prendre, il fallait tresser une résille avec les trois cheveux les plus près du cerveau et tremper cette résille dans la sueur et dans le sang. Le bronche fit ce qui lui avait été recommandé, et ne tarda pas à voir paraître la mouche jaune de safran. Il la poursuivit sept jours et sept nuits à travers les rocs, les halliers et les torrents, leur laissant autant de lambeaux de ses habits et de sa chair que les brebis, avant la tonte, laissent de flocons de laine aux buissons; enfin, il la vit se poser sur la cabane d'un berger qui était monté dans les pâturages. Il essaya en vain de parvenir jusqu'à elle; tous ses efforts ne purent décider la mouche à reprendre son vol. N'ayant donc plus d'autre ressource et s'étant assuré que personne ne pouvait le voir, il mit le feu à la cabane, et la mouche jaune de safran s'envola. Le bronche la suivit jusqu'à une prairie, où elle alla se poser sur une touffe de fenouil.